

OEUVRES COMPLÈTES DE JEAN GENET



JEAN-PAUL SARTRE

SAINT GENET

COMÉDIEN ET MARTYR

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1952.*

Extrait de la publication

LIVRE I

LA MÉTAMORPHOSE

*Bandit, voleur, voyou, chenapan!
C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant.*

Prévert.

L'ENFANT MÉLODIEUX MORT EN MOI BIEN AVANT QUE ME TRANCHE LA HACHE

Genet s'apparente à cette famille d'esprits qu'on nomme aujourd'hui du nom barbare de « passésistes ». Un accident l'a buté sur un souvenir d'enfance et ce souvenir est devenu sacré; dans ses premières années, un drame liturgique s'est joué, dont il a été l'officiant : il a connu le paradis et l'a perdu, il était enfant et on l'a chassé de son enfance. Sans doute cette « coupure » n'est pas très aisément localisable : elle se promène au gré de ses humeurs et de ses mythes entre sa dixième et sa quinzième année. Peu importe : elle existe, il y croit; sa vie se divise en deux parties hétérogènes : avant et après le drame sacré. Il n'est pas rare, en effet, qu'une mémoire condense en un seul moment mythique les contingences et les perpétuels recommencements d'une histoire individuelle. Ce qui compte, c'est que Genet a vécu et ne cesse de revivre cette période de sa vie comme si elle n'avait duré qu'un instant. Or qui dit « instant » dit *instant fatal* : l'instant c'est l'enveloppement réciproque et contradictoire de l'avant par l'après; on est encore ce qu'on va cesser d'être et déjà ce qu'on va devenir; on vit sa mort, on meurt sa vie; on se sent soi-même et un autre, l'éternel est présent dans un atome de durée; au sein de la vie la plus pleine on pressent qu'on ne fera plus que survivre, on a peur de l'avenir. C'est le temps de l'angoisse et de l'héroïsme, du plaisir et de la destruction : il suffit d'un instant pour détruire, pour jouir, pour tuer, pour se faire tuer, pour faire sa fortune sur un coup de dés. Genet porte en son cœur un vieil instant qui n'a rien perdu de sa virulence, vide infini-tésimal et sacré qui termine une mort et commence une horrible

métamorphose. Voici l'argument de ce drame liturgique : un enfant meurt de honte, surgit à sa place un voyou; le voyou sera hanté par l'enfant. Il faudrait parler de résurrection, évoquer les vieux rites initiatiques du chamanisme et des sociétés secrètes si Genet ne refusait catégoriquement d'être un ressuscité. Il y a eu mort, c'est tout. Et Genet n'est rien d'autre qu'un mort; s'il paraît vivre encore, c'est de cette existence larvaire que certains peuples prêtent à leurs défunts dans les tombeaux. Tous ses héros sont morts au moins une fois dans leur vie.

« Querelle après son premier meurtre connut ce sentiment d'être mort... Sa forme humaine — ce que l'on appelle l'enveloppe charnelle — continuait cependant à s'activer à la surface de la terre. »

Ses ouvrages sont remplis de méditations sur la mort; la singularité de ces exercices spirituels, c'est qu'ils ne concernent presque jamais sa mort future, son être-pour-mourir; mais son être-mort, sa mort comme événement passé ¹.

Cette crise originelle lui apparaît aussi sous l'aspect d'une métamorphose. L'enfant sage s'est transformé soudain en voyou comme Grégoire Samsa en vermine. Vis-à-vis de cette métamorphose, l'attitude de Genet est ambivalente : il en a l'horreur et la nostalgie.

Il vit dans la terreur que la crise originelle ne revienne : il la redoute comme une attaque d'épilepsie. « Querelle ne s'habituaît pas à l'idée, jamais formulée, d'être un monstre. Il considérait, il regardait son passé avec un sourire ironique, effrayé et tendre à la fois; dans la mesure où ce passé se confondait avec lui-même. Un jeune garçon métamorphosé, dont l'âme apparaît dans les yeux, en alligator, s'il n'a tout à fait conscience de sa gueule, de sa mâchoire énorme, pourrait ainsi considérer son corps crevassé, sa queue géante et solennelle qui bat l'eau ou la plage ou frôle d'autres monstres... Il connaissait l'horreur d'être seul, saisi par un enchantement immortel au milieu du monde vivant. »

L'événement initial a décidé du climat intérieur de Genet : ce sera l'horreur.

1. Le candidat aux fonctions chamaniques est tué par les esprits, son corps est découpé en morceaux; puis il ressuscite : alors seulement il est chaman. Presque tous les « rites de passage » sont axés sur la mort et la renaissance; c'est aussi le thème de la mort et de la résurrection qui préside à toutes les initiations.

« Il est peu d'instants que j'échappe à l'horreur. Peu d'instant que je n'aie une vision ou une perception horrifiée des êtres et des événements. »

Cette horreur c'est à la fois l'effroi devant les métamorphoses passées et l'attente terrifiée de leur répétition :

« Un jeune Italien... racontait en riant d'insignifiantes aventures... Je le pris pour un animal métamorphosé en homme. Je sentais qu'il pouvait devant ce privilège que je lui croyais, à un moment donné, faire de moi par son simple désir, même non exprimé, un chacal, un renard, une pintade... »

A chaque instant, Genet redoute : « le miracle, cette catastrophe d'horreur, horrifiante comme un ange... radieuse pourtant comme la solution d'un problème de mathématiques, effarante d'exactitude ». Encore ces passages visent-ils à donner de sa peur une expression poétique : il n'est pas *vrai* à la lettre que Genet ait peur d'être mué en chacal. Mais voici une page où il s'exprime presque sans transposition. Genet en présence d'un beau jeune homme craint de mourir :

« C'est-à-dire soit que je m'apercevrais être nu soudain dans une foule voyant ma nudité; soit que mes mains se couvrant de feuilles je dusse vivre avec, avec lacer mes souliers, tenir la cigarette, ouvrir la porte, me gratter, soit que lui-même spontanément saurait ce que je ne suis qu'au fond et rirait de me voir ainsi... soit que je verrais et sentirais mon sexe éternellement dévoré des poissons; soit qu'une amitié soudaine me permettrait de caresser jusqu'au spasme les crapauds, les cadavres, car évoquant ces supplices — et d'autres — ma mort risque bien d'être la connaissance de ma honte apparue dans le jeu des manifestations les plus redoutées en face de l'être aimé. »

A noter la liaison de la mort et de la métamorphose : « La mort risque bien d'être la connaissance de ma honte. » « L'enfant transformé en alligator redoute qu'une lueur quelconque venue de l'intérieur de son corps ou de sa propre conscience ne l'illumine, n'accroche dans sa carapace écailleuse le reflet d'une forme et le rende visible aux hommes... » Démasqué, il se change en lui-même. La métamorphose qui le menace sans trêve c'est cette révélation constituante qui s'est opérée un jour par la médiation d'autrui et qui peut recommencer à chaque minute.

Et, sans aucun doute, ce mythe est alimenté par des soucis bien quotidiens et bien réels : parvenu à l'âge d'homme, Genet,

qui se tient pour un lâche, craint de découvrir sa couardise à ses jeunes amants : « En face de l'être que j'adore et aux regards de qui j'apparus comme un ange, voici qu'on me terrasse, que je mords la poussière, que je me retourne comme un gant et que je montre exactement l'inverse de qui j'étais. » Voleur professionnel, il a peur, tout simplement, d'être pris : « Une petite vieille lui dit calmement : « Qu'est-ce que vous avez volé, jeune homme?... » Un nouvel univers instantanément s'offrit... : l'univers de l'irréparable. C'est le même que celui dans lequel nous étions, avec ceci de particulier : qu'au lieu d'agir et de nous connaître agissants, nous nous savons agis... L'ordre de ce monde — vu à l'envers — apparaît si parfait dans l'inéluctable que ce monde n'a qu'à disparaître. »

Mais il est frappant que les humiliations amoureuses d'un pédéraste, que les risques professionnels d'un voleur soient nimbés d'une aura sacrée. A propos d'un événement banal et quotidien, Genet est « inversé », « retourné comme un gant » ; le monde entier est mis en jeu, on touche du doigt l'inéluctable. Ces accidents de l'érotisme ou du métier ont une signification qui les dépasse et, comme on l'a dit de l'amour, « ils sont beaucoup plus que ce qu'ils sont » : c'est qu'ils laissent transparaître « l'enchantement immortel », qui a fait naître un monstre et mourir un enfant.

Ces métamorphoses le fascinent. Il les craint et ne vit que pour elles. En dehors de ces changements brusques de l'Être, rien au monde ne l'intéresse. Mort en bas âge, Genet porte en lui le vertige de l'irréparable, il veut mourir encore. Il s'abandonne à l'instant, à des crises cathartiques qui reproduisent et portent au sublime le premier enchantement : le crime, l'exécution capitale, la poésie, l'orgasme, l'homosexualité ; en chaque cas nous retrouverons le paradoxe de l'avant et de l'après, l'épanouissement et la retombée, une vie mise sur une seule carte, le jeu de l'éternel et de la fugacité. Les images mêmes et les mots qui les désignent sont pareils : de l'échafaud clair les roses jaillissent, « bel effet de la mort » ; de « la queue d'ébène » jaillissent des fleurs blanches, mort et floraison du plaisir ; un corps décapité s'effondre sous la guillotine, un membre noir se ratatine et s'affaisse : si la métamorphose est une mort, la mort et le plaisir sont des métamorphoses.

Ainsi Genet vit-il en dehors de l'histoire, entre parenthèses ; il n'a pas plus de regards pour son aventure individuelle —

qu'il nomme avec mépris : l'anecdote — qu'un Égyptien antique pour son histoire nationale; il ne daigne prêter attention aux circonstances de sa vie que dans la mesure où elles paraissent répéter le drame originel du paradis perdu. C'est un homme de la répétition : le temps veule et lâché de sa vie quotidienne — vie *profane* où tout est permis — est traversé par des hiérophanies fulgurantes qui lui restituent sa passion originelle comme la semaine sainte nous restitue celle du Christ. De la même façon que Jésus ne cesse de mourir, Genet ne cesse d'être métamorphosé en vermine : le même événement archétypique se reproduit sous la même forme rituelle et symbolique à travers les mêmes cérémonies de transfiguration; pour Genet comme pour les fidèles d'une communauté religieuse le temps sacré est cyclique : c'est le temps de l'Éternel Retour. Genet *a été, il a vécu*. Quant à l'événement qui a décidé de son sort, il y a beau temps qu'il a cessé d'être un souvenir pour passer dans la catégorie des mythes, en sorte qu'on pourrait appliquer à Genet mot pour mot ce qu'on a écrit de la mentalité primitive : « Ce que nous pourrions appeler (son) « histoire » se réduit exclusivement aux événements mythiques qui ont eu lieu *in illo tempore* et qui n'ont cessé de se répéter depuis lors jusqu'à nos jours ¹. » Genet n'a pas *d'histoire* profane, il n'a qu'une histoire sainte; ou, si l'on veut, comme les sociétés dites « archaïques » il transforme continuellement l'histoire en catégories mythiques.

Si nous voulons comprendre cet homme et son univers, il n'est pas d'autre moyen que de reconstruire soigneusement, à travers les représentations mythiques qu'il nous en donne, l'événement originel à quoi il se réfère sans cesse et qu'il reproduit dans ses cérémonies secrètes. La méthode s'impose : par l'analyse des mythes rétablir les faits dans leur signification vraie.

*

Genet a sept ans. L'Assistance Publique l'a confié à des paysans du Morvan. Éparpillé dans la nature, il vit « dans une douce confusion avec le monde ». Il se caresse à l'herbe, à l'eau, il joue; au travers de sa déserte transparence passe toute la campagne. Bref il est innocent.

1. Cf. Mircéa Eliade : *L'Éternel Retour*.

Cette innocence lui vient d'autrui : tout nous vient d'autrui même l'innocence. Les grandes personnes ne se lassent pas de recenser leurs biens : cela s'appelle regarder. L'enfant est dans le lot entre deux tabourets ou sous la table; il s'apprend par leur regard, et son bonheur est de faire partie de l'inventaire. Être, c'est appartenir à quelqu'un. Si la propriété définit l'Être, la loyauté calme et sans surprise des possessions terrestres définit le Bien. Bon comme une bonne terre, fidèle comme un râteau, comme une bêche, pur comme le lait, Genet grandit pieusement. C'est un bon sujet, un enfant respectueux et tendre, plus faible et plus petit que ses camarades mais plus intelligent : il tient sans effort la tête de sa classe. Avec cela sérieux, réfléchi, pas bavard : bref, sage comme une image. Ce Bien est simple : on a des parents qu'on adore, on fait ses devoirs sous leurs yeux et, le soir, sa prière; plus tard on devient à son tour propriétaire et l'on travaille dur en économisant. Travail, famille, patrie, honnêteté, propriété : telle est sa conception du Bien, elle est gravée pour toujours dans son cœur. Il aura beau, plus tard, voler, mendier, mentir, se prostituer : il n'en changera pas. M. le Curé dit que c'est une nature religieuse.

Cet enfant est victime d'une mystification cruelle. Si vous dites aux adultes qu'ils *sont* innocents, ils se vexent; mais il leur plaît de l'avoir été. C'est un alibi, une occasion d'attendrissement, une voie ouverte au ressentiment et à toutes les formes de la pensée « passéiste », un refuge tout aménagé pour les temps de malheur, une façon d'affirmer ou de laisser entendre qu'on valait mieux que sa vie. Le mythe de l'innocence enfantine est une forme abâtardie, positive et commode du mythe du Paradis Perdu. Saints, intercesseurs et vestales de cette religion de poche, les enfants sont chargés, entre leur première et leur dixième année, de représenter aux grandes personnes l'état de grâce originel. A devenir ainsi des objets de culte, beaucoup trouvent leur avantage. En particulier ceux qui sont bien assis : par exemple les aînés de famille nombreuse. Mais il en est quelques-uns dont la situation véritable contredit les vertus mythiques dont on les a parés. Genet est de ceux-là. On lui a persuadé, comme à tous les autres gamins du village, que son âme était blanche; donc il se voit blanc. Ou plutôt il ne voit rien du tout mais il fait confiance aux grandes personnes : elles sauront discerner ses neiges

secrètes. Cette modeste fierté va décider de son destin : elle consacre, sans qu'il s'en doute, la priorité de l'objet sur le sujet; de ce qu'on est pour les autres sur ce qu'on est pour soi. Il n'en est pas moins vrai qu'il *vit* son innocence, qu'il en jouit, qu'elle le rend heureux. On aurait tort de peindre l'enfance de Genet sous de trop sombres couleurs puisqu'il a pris soin de nous avertir lui-même qu'elle fut la plus belle époque de sa vie.

Et pourtant, dès ce moment, il vit dans le trouble. Les vocables fastes et pieux qu'on lui a fait apprendre s'appliquent très mal à ce qu'il est et à ce qu'il ressent. Mais comme il n'en possède pas d'autres, il ne peut ni décrire ni fixer son malaise. Innommée, innommable, marginale, sous-entendue, cette inquiétude sans visage ni consistance lui semble une humeur négligeable; Genet ne *l'aperçoit pas*. Pourtant elle exprime sa réalité profonde qui est contradictoire : car la certitude qu'il a de lui-même contredit la vérité qu'il est pour les autres. Innocent *en général*, il pressent qu'il est suspect en particulier. On l'oblige, par erreur, à user d'un langage qui n'est pas le sien, qui n'appartient qu'aux enfants légitimes. Genet n'a ni mère ni héritage : comment serait-il innocent? Par sa seule existence il trouble l'ordre naturel et l'ordre social. Entre l'espèce et lui, une institution humaine s'est interposée avec son registre et sa bureaucratie. C'est un faux enfant. Sans doute il est né d'une femme : mais cette origine n'a pas été retenue par la mémoire sociale : pour tous et, par conséquent, pour lui-même, il est apparu un beau jour sans que des flancs connus l'aient porté : c'est un produit synthétique. Il sait obscurément qu'il appartient de droit aux administrations et aux laboratoires : rien d'étonnant qu'il se sente plus tard des affinités électives avec les colonies pénitentiaires et les prisons; créature sophistiquée, c'est dans le sophisme qu'il trouvera sa vérité; enfant du miracle, il sera minéral ou esprit mais il n'appartient pas au règne intermédiaire : à la vie. Il n'aimera jamais le sport ni les plaisirs physiques, il ne sera jamais ni gourmand ni sensuel; il n'aura jamais confiance dans son corps; faute d'avoir connu le rapport originel à la chair nue, à la fécondité pâmée d'une femme, il n'aura jamais pour sa propre chair cette familiarité tendre, cet abandon qui permet aux autres de reproduire en eux-mêmes et par eux-mêmes l'indissoluble intimité de la mère et du nourrisson. Il

est, dit-on, « contre nature ». Mais c'est que, du plus loin qu'il se rappelle, la nature était contre lui. Nous autres qui sommes issus de l'espèce, nous avons mandat de continuer l'espèce; Genet, lui, né sans parents, se prépare à mourir sans descendance. Sa sexualité sera tension abstraite et stérilité.

Comment l'enfant pressent-il sa destinée? Je ne saurais le dire mais il n'est pas douteux qu'il la vive déjà par avance. Dès son plus jeune âge cette mère inconnue est un des principaux personnages de sa mythologie. Il l'adore et la hait, la couvre de caresses et cherche à l'avilir. Il n'est pas encore bien vieux, à Mettray, quand il s'adresse à la Colonie comme si elle était sa propre mère : il s'imagine alors qu'elle lui apparaît « avec tout ce qui n'est qu'aux femmes : tendresse, relents un peu nauséabonds de la bouche entrouverte, sein profond que la houle soulève, enfin tout ce qui fait que la mère est mère ». Bref, la Déesse-Mère, féconde et nourricière, mieux encore : la nature personnifiée. Plus tard, dans ses livres, la femme ne figurera qu'à titre de mère : sauf pour les livrer à ses beaux assassins qui les massacrent distraitement, Genet ignore les jeunes filles; au contraire, il peuple ses ouvrages de femmes coupables, dont les enfants sont morts et qui mènent un deuil triomphant. Et si parfois l'on y rencontre des amoureuses quadragénaires, ce sont des mères encore, des mères incestueuses et sacrilèges car elles se font besogner par de jeunes amants qui pourraient être leurs fils. Mais le thème de la « mère coupable » semble être, chez Genet, d'origine récente : quand il évoquait la Colonie, cette grande femme n'était que sévère. Au début, le coupable c'est lui. Chaque fois, en effet, que l'enfant veut remonter au-delà de la bureaucratie dont il semble une émanation jusqu'à ses origines vraies, il trouve que sa naissance coïncide avec un geste de refus. On l'a chassé dans le moment même où on le mettait au monde. Plus tard, c'est la société entière qui le rejettera de son sein mais ce refus social est en germe dans le refus maternel. L'enfant devine qu'une femme l'a arraché de soi, tout vivant, tout sanglant pour l'envoyer rouler hors du monde et il se sent maudit : dès sa naissance il est le mal-aimé, l'inopportun, le surnuméraire. Indésirable *jusque dans son être*, il n'est pas le fils de cette femme : il en est l'excrément. Et l'on verra avec quelle insistance, avec quel plaisir masochiste, Genet se comparera plus tard à une ordure, à un produit de déchet. Les psy-

chanalystes ont fait remarquer que les enfants ressentent souvent la mort d'un parent comme une condamnation : la mère s'éloigne pour ne plus voir son fils dénaturé. De quelle condamnation plus essentielle un abandon d'enfant ne témoigne-t-il pas ! Sentence mystérieuse qui le punit d'avoir commis le crime de naître ? Verdict prophétique qui le fait payer d'avance pour les crimes futurs ? De toute façon le juge est inconnu, on ignore les motifs et la loi mais la condamnation s'attaque à l'existence même et la ronge. Sous cette innocence de principe que les adultes lui ont conférée se cache le sentiment d'une culpabilité insaisissable. Fils de personne, il n'est rien ; par sa faute un désordre s'est introduit dans le bel ordre du monde, une fissure dans la plénitude de l'être.

N'étant rien, il ne possède rien : qu'on le juge du point de vue de l'Avoir ou du point de vue de l'Être, il est également fautif. Il sait qu'il n'appartient pas entièrement à ses parents adoptifs, que l'administration l'a prêté, qu'elle peut le reprendre et que, par voie de conséquence, rien de ce qu'ils possèdent ne lui appartient. Pour les autres les choses sont tièdes, vivantes, élastiques ; mais lui, s'il les prend dans sa main, elles meurent. Il peut les nommer, les recenser, même tenter de s'en servir : leur dense opacité se fait absence, c'est aux autres qu'elles adressent leur sourire domestique. Si, plus tard, devant les beaux jeunes gens qui le fascinent il retrouve cette étrange impression d'être *tenu à distance*, c'est qu'elle ne l'a jamais quitté : « Chaque fois que j'étais auprès d'un objet qu'il avait touché, ma main ne s'en approchait qu'à dix centimètres, si bien que, dessinées par mes gestes, les choses paraissaient gonflées extraordinairement, hérissées de rayons invisibles ou augmentées de leur double métaphysique à mes doigts enfin sensibles. » Ce qui lui est interdit, c'est la possession matérielle des choses et sa vie sera un long effort pour les dématérialiser, pour construire avec du vent leur double métaphysique, le seul qu'il puisse posséder.

Bien sûr, il n'a ni faim ni froid. On lui donne le gîte et le couvert. Mais précisément : on les lui *donne*. Cet enfant n'a que trop de cadeaux : tout est cadeau, jusqu'à l'air qu'il respire, il faut dire merci pour tout : à chaque minute un cadeau vient se poser dans sa main par le caprice d'une générosité qui le marque pour toujours ; à chaque minute, Genet s'éloigne un peu plus de ses parents adoptifs. Tant de bonté *l'oblige* à

reconnaître : qu'ils *n'étaient pas obligés* de l'adopter, de le nourrir, de le soigner, qu'ils « ne lui doivent rien », qu'il est leur *obligé*, qu'ils avaient l'entière liberté de ne pas lui donner ce qu'il n'était pas libre de ne pas accepter, bref, qu'il n'est pas leur fils. Un vrai fils n'a pas à témoigner sa reconnaissance : il puise à la bourse commune et son père a le devoir de l'élever. Privé de tout par la bonté des autres, Genet dira plus tard sa haine de toute générosité qui s'exerce de haut en bas :

« Madame est bonne! Madame nous adore. Elle nous aime comme ses fauteuils... comme son bidet, plutôt comme le siège en faïence rose de ses latrines. Et nous, nous ne pouvons pas nous aimer... la crasse n'aime pas la crasse. C'est facile d'être bonne, et souriante et douce... quand on est belle et riche. Mais être bonne quand on est une bonne! »

Une dame lui disait : « Ma bonne doit être heureuse, je lui donne mes robes. — Très bien, répondit-il. Vous donne-t-elle les siennes? »

Épave d'une société qui définit l'être par l'avoir, l'enfant Genet veut avoir pour être. Or les modes normaux d'appropriation lui sont refusés : il n'obtiendra rien par achat, rien par héritage; le don lui concède un être relatif et provisoire, mais l'asservit pour toujours à ses bienfaiteurs. Reste le travail. Mais son travail à l'école, c'est encore un cadeau qu'on lui fait : il *reçoit* l'instruction générale comme plus tard il *recevra* l'instruction technique; on veut « faire de lui un homme ». Aux champs, à la maison, il aide. Mais cette aide improductive ne lui confère pas de droits; elle ne paiera jamais les soins qu'on lui dispense, ce n'est que l'expression de sa gratitude.

Cercle vicieux : du petit Genet on pourrait dire ce que Rougemont a écrit de Don Juan : qu'il n'est pas assez pour avoir — et aussi le contraire : qu'il n'a pas assez pour être. Le hasard aurait pu briser le cercle, dissocier l'être de l'avoir : si on l'eût confié à un ménage ouvrier, s'il eût vécu dans les faubourgs d'une grande ville, s'il se fût habitué de bonne heure à entendre contester le droit même de posséder ou si son père adoptif eût travaillé dans un secteur socialisé de la production, il eût appris, peut-être, qu'on *est* aussi ce qu'on *fait*. Mais il a fallu, comble d'infortune, qu'on l'expédiât aux champs; ceux qui lui ont fourni la première image de l'homme, c'étaient des propriétaires fonciers. Pour cette race dure et minérale, le cultivateur et sa terre forment un couple indissoluble : on a le bien

parce qu'on est l'héritier légitime et, réciproquement, on est façonné par ce qu'on a; le paysan acquiert l'immobilité silencieuse de son champ. Notre futur cambrioleur commence par apprendre le respect absolu de la propriété.

*

Comment cet enfant abstrait va-t-il réagir à son double exil? En mimant l'être et l'avoir, bref, par des jeux, comme tous les enfants. Il en aura deux, favoris : celui de la sainteté, celui du larcin. L'insuffisance d'être l'incite à jouer au premier, la pénurie d'avoir au second.

La sainteté d'abord. Déjà le fascine ce mot qu'il appellera plus tard le plus beau de la langue française. S'il ne songe pas encore clairement à devenir un saint, il tient qu'on est peu de chose si l'on ne se nourrit de sauterelles, si l'on ne meurt sur le gril en riant. Cette exaltation trahit son désordre secret. Il n'est pas rare que de jeunes garçons aient des goûts extrêmes, qu'ils souhaitent être parfaits, être tout, être les premiers partout; mais s'ils veulent devenir de grands capitaines ou de grands médecins, c'est pour être grands parmi les hommes et d'une grandeur par les hommes reconnue. Dans le mysticisme de Genet on discerne au contraire un refus de l'ordre humain. Enfant abandonné, il se venge en admirant les enfants qui abandonnent père et mère pour suivre le Christ. Il lui plaît que les saints ne relèvent que de Dieu, qu'ils veulent s'arracher à l'espèce et qu'ils s'appliquent, en prenant le contrepied de leurs désirs les plus légitimes, à réaliser en eux une antinature. Le mépris où il tient son corps lui rend l'ascétisme facile. Pour les mêmes raisons nous le verrons, plus tard, faire de l'amour un supplice. Mais, surtout, il demande à Dieu de lui donner cette existence de plein droit que les hommes lui refusent. De sa solitude d'orphelin, il tire au moins un avantage : c'est que sa vie intérieure n'est pas socialisée. Aucun regard n'est venu déranger son intimité originelle. Une mère prétend savoir tout, elle persuade à l'enfant qu'elle lit dans son âme, il ne se croit jamais seul : une petite fille qui dinait en famille, s'étant avisée de penser que sa mère était sotte, rougit jusqu'aux yeux et quitta la table, persuadée que ses parents avaient entendu sa voix intérieure. Longtemps nos mauvaises pensées nous paraîtront publiques, longtemps nous mentirons

à d'autres jusqu'au fond de nous-même. Mais aucune cérémonie de famille n'a consacré l'union de Genet avec son image sociale. Seul, sans mots, sans témoin secret, il vit en concubinage avec lui-même. Plus tard cette solitude se jumellera, il se parlera, se rendra un culte, réinventant pour son usage les mythes archaïques du double et des jumeaux. Pour l'instant, il s'avise d'élire Dieu pour témoin de sa vie secrète. Dieu compense la mère absente, la Société indifférente; en devenant un objet de souci pour un être infini, Genet acquerra l'être qui lui manque. Il sera saint faute d'être fils.

Autre jeu, plus amusant encore : de temps en temps, Dieu détourne la tête et des actes silencieux, veloutés, inaperçus se coulent hors de l'enfant. Des vols. Ce saint en herbe vole ses parents adoptifs et parfois leurs voisins. Il les vole dans l'innocence, sans remords et sans honte, sans cesser de vouloir être un saint. A ses yeux, ces menus larcins ne comptent pas; à peine prend-il garde à ce qu'il fait : ses mains se promènent. Au reste sa mère adoptive ne se gênait pas pour chaparder. C'était une « honnête femme », bien sûr, et qui restait honnête en volant. L'honnêteté est une essence éternelle que des défaillances accidentelles ne suffisent pas à ternir.

Peu importe d'ailleurs qui lui a suggéré ses premiers vols; peu importe qu'il ait volé d'abord seul ou avec des camarades. L'essentiel c'est qu'il songe moins à dérober qu'à faire des expériences imaginaires d'appropriation. Des « expériences pour voir », comme disent les chimistes. Il tâtonne pour établir dans l'immédiat un rapport de possession avec les choses. Puisque le propriétaire, c'est l'homme qui peut user d'un bien sans avoir à dire merci, Genet se saisira en secret des effets, des outils, des bibelots; en secret : pour n'avoir pas à remercier. Il en usera dans la solitude. Mais *user* n'est ici qu'un moyen de posséder : le but est de prendre avec l'objet l'attitude familière, experte, brutale dans la dextérité, qui, aux yeux d'invisibles témoins, l'en désignera comme le véritable propriétaire. Solange et Claire ¹, les bonnes, ne volent pas Madame : elles mettent ses robes en son absence, elles les ajustent, les drapent, les tapotent; elles vont se mirer dans la glace, elles reçoivent comme une investiture les vraies caresses de la soie et du satin. Leurs sensations, leurs gestes les désignent à leurs propres yeux comme

1. Dans la pièce de Genet : *Les Bonnes*, jouée à l'Athénée en 1947.

Madame, c'est le reflet de Madame que renvoie le miroir et chacune à tour de rôle se fait davantage servante pour que l'autre se sente davantage patronne. Ce n'est qu'un jeu. Mais qu'une tache souille la robe, qu'une cendre la brûle, l'usage imaginaire s'achève en consommation réelle : elles emporteront la robe roulée en boule, elles la détruiront : les voilà volceuses. Genet passe avec la même fatalité du jeu au vol; il est de grande importance que la faim et la convoitise n'aient pas été à l'origine de ses premiers larcins : ce sont des besoins qui se moquent du tien et du mien, qui réclament simplement d'être assouvis. Sous leur empire, l'affamé conteste provisoirement ou définitivement le droit des autres à posséder. Genet, au contraire, loin que ses vols contestent la propriété, ils l'affirment. Cet enfant qui mange à sa faim mais que la société éloigne d'elle veut, par un acte solitaire, s'intégrer à la communauté. Il vise à l'impossible : sa recherche austère et maniaque de l'être ne comporte d'autre assouvissement qu'imaginaire. Ainsi naît cette nature si particulière : une opération réelle dont le but et la signification demeurent dans l'irréalité.

L'acte se fait en deux temps. Le premier ne compte pour personne, même pas pour son auteur. La conscience s'obscurcit, tout le monde meurt sur place, même le petit voleur. « Le coupable c'est votre main ¹. » En l'absence de toute créature humaine, une main chemine dans le désert. Quand les hommes ressuscitent, rien n'a changé, sauf qu'il y a cent francs de moins dans un sac et cent francs de plus dans une poche. Le second moment, au contraire, exige la conscience la plus intense : Genet commence ses exercices spirituels. Paria d'une société de consommation, les rites qu'il célèbre en secret reproduisent l'acte capital de la société qui l'exclut : il sacrifie, il consomme, c'est-à-dire qu'il détruit. Un objet se dissipe, en fumée, un fruit fond en eau dans sa bouche, sa jouissance s'épanouit et se fane, elle va mourir. C'est ce processus de dissolution qui fait toute la cérémonie. Par une communion fictive il touche sur ces nourritures volées, sur cette jouissance évanescence et dérobée, son être imaginaire de fils-de-famille-possédant-de-plein-droit-les-fruits-de-sa-terre; il les mange. Comme « ce même trop vacillant pour figurer parmi la race... qui rentrait en soi sous l'aspect d'une tartine de fromage mou, déjà la

1. Cocteau : *Anna la Bonne*.

JEAN-PAUL SARTRE

**Saint Genet,
comédien et martyr**

Cet ouvrage dont la première édition date de 1952 constitue une magistrale introduction aux *Œuvres complètes* de Jean Genet. Voici comment Jean-Paul Sartre avait présenté ce livre en 1952 :

« Montrer les limites de l'interprétation psychanalytique et de l'explication marxiste et que seule la liberté peut rendre compte d'une personne en sa totalité, faire voir cette liberté aux prises avec le destin, d'abord écrasée par ses fatalités puis se retournant sur elles pour les diriger peu à peu, prouver que le génie n'est pas un don mais l'issue qu'on invente dans les cas désespérés, retrouver le choix qu'un écrivain fait de lui-même, de sa vie et du sens de l'univers jusque dans les caractères formels de son style et de sa composition, jusque dans la structure de ses images, et dans la particularité de ses goûts, retracer en détail l'histoire d'une libération : voilà ce que j'ai voulu; le lecteur dira si j'ai réussi. »

J.-P. SARTRE.

nrf



9 782070 227235



52-VII A 22723

ISBN 2-07-022723-5

Extrait de la publication